

Charme discret d'une autre époque

On a souligné au cours des derniers mois dans le monde littéraire et artistique de Montréal le centenaire de la naissance de Louis Hémon, l'auteur du plus fameux roman publié sur le Canada et ses habitants du siècle dernier. Événement dans le monde littéraire, parce qu'après sa parution initiale, le roman de Louis Hémon a connu une quantité remarquable de rééditions et qu'on le lit sûrement encore le soir dans les chaumières... Événement dans le monde artistique, parce qu'une des maisons qui le réédite,


MADELEINE DUBUC

«Art global/Libre expression» accompagne sa présentation de luxe des illustrations mêmes qui ont agrémenté l'édition française de 1933, signées Clarence Gagnon.

C'est chez la nièce du peintre, Jacqueline Gagnon Grothé qu'on est allé, la semaine dernière, évoquer la carrière d'un de nos plus fameux illustrateurs en même temps que celle d'autres artistes contemporains également renommés: Marc-Aurèle Fortin, Suzor-Côté et René Richard, ce dernier encore vivant.

Chez les Gagnon Grothé, dans l'atmosphère feutrée du salon discret et bourgeois, on rappelle l'époque des peintres connus de la famille, celle de Clarence Gagnon, bien sûr, celle de son frère, Wilford, architecte connu, qu'il préférait, à cette époque, de leur enfance entre une mère anglaise et un père français, celui des réticences devant les veloutés d'une carrière artistique — le père de Marc-Aurèle Fortin qui, à cette époque, restait à l'état juge n'était pas tout à fait d'accord avec les aspirations de



Chez Jacqueline Gagnon Grothé, on retrouve la toile que son oncle, l'illustrateur et peintre Clarence Gagnon, a offerte en cadeau de nocces.

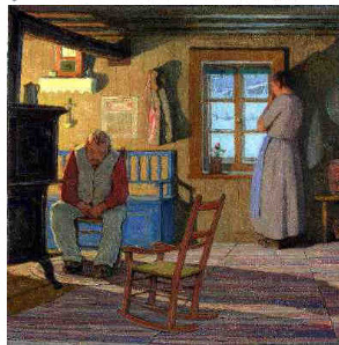
photo Jean-Yves Letourneau,

son fils, le besoin éprouvé par ces jeunes d'aller chercher ailleurs, en France de préférence, des maîtres à penser.

Clarence Gagnon, né en 1881, passa la plus grande partie de sa petite enfance à Ste-Rose, près de Montréal. Ses premières armes, il les fit à Baie-St-Paul et la région de Charlevoix demeura toujours sa région de prédilection.

Entre 1899 et 1909, grâce à la générosité d'un mécène, James Morgan, sa carrière se partagea entre Montréal, Baie St-Paul et Paris, entre des vacances qu'il adorait prolonger en Scandinavie où il travailla à l'illustration de deux ouvrages graphiques qui ont fait sa réputation d'illustrateur. Se rappelant le Canada et ses froidures, c'est en Europe qu'il préférait, à cette époque, demeurer. «Il n'était pas le seul à penser de cette façon, dit Jacqueline Grothé, il y avait tout un groupe d'intellectuels canadiens — le père de Marc-Aurèle Fortin qui, à cette époque, restait à Paris. Ils s'appelaient entre eux «Bande parigots».

«Mon oncle était un être exquis, se rappelle encore la nièce préférée. Un peu mondain d'apparence. A l'époque, on disait de lui qu'il ressemblait plus à un businessman typique qu'à un artiste. C'était dans l'âme qu'il était bohème. Marié deux fois, la première à une Américaine et la seconde, à Lucille Rodier — une maîtresse femme, féministe avant la lettre. Elle le suivait dans toutes ses pérégrinations et adorait elle-même les voyages et les pays étrangers, lui, rêvait du Canada, mais jusqu'en 1936, il a préféré vivre ailleurs.»



C'est entre 1930 et 1933 que Clarence Gagnon travailla à l'illustration de Maria Chapdelaine. Cinquante-cinq scènes que l'éditeur Mornay inséra dans le livre. Précédemment, il avait illustré un autre ouvrage «Le grand silence blanc». «Mon oncle n'a jamais connu, de son vivant le grand succès, dit Jacqueline Grothé, mais il a toujours vécu de son art. Sa clientèle était majoritairement anglaise. Ses eaux-fortes étaient particulièrement en demande. Il avait, pour les préparer des secrets particuliers qu'il n'a jamais voulu dévoiler.»

Les souvenirs fusent autour du café, chez les Grothé, pendant qu'on découvre la petite histoire de chaque toile de la maison, celle qu'on a reçue en cadeau de mariage, l'autre baptisée «L'Arménienne» qu'a fait bier des voyages autour des galeries et musées mais qui retrouve toujours son coin de mur, entre d'autres toiles de collection. On rappelle les frasques de jeunesse: hommes «bien en vie» que furent les frères Gagnon, Marc-Aurèle Fortin, les fils de Louis-Philippe Hébert; les piques-niques, les parties de tennis, les tournois... Au mur de la maison de Jacqueline Grothé, une toile assez sombre représente une ferme et des meules de foin. Elle est signée Marc-Aurèle Fortin. «Ce n'est pas de Marc-Aurèle, disent les Grothé, c'est de Clarence, mais Marc-Aurèle l'a un jour découverte dans un grenier et, pour rire, il l'a signée...»

L'édition originale de Maria Chapdelaine est devenue depuis longtemps un objet de collection. Elle est d'ailleurs, nous dit-on, presque introuvable. Chaque exemplaire est évalué à des milliers de dollars. Rééditer, pour souligner un centenaire, une oeuvre aussi attachante et y réintroduire les illustrations de Clarence Gagnon, c'est non seulement ranimer une époque, mais c'est aussi rappeler, à quel que quarante de distance que ce soit, un artiste canadien qui fut considéré par ses contemporains, dont Maurice Cullen; comme un des cinq plus grands aquafortistes au monde et par toute une génération comme le prince des illustrateurs.

